



HAL
open science

L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale

Boris Pétric

► **To cite this version:**

Boris Pétric. L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale. *Journal des anthropologues*, 2001, Parcours de l'ethnologie dans le monde post-soviétique, 87, pp.15-38. 10.4000/jda.2714. halshs-01849377

HAL Id: halshs-01849377

<https://shs.hal.science/halshs-01849377>

Submitted on 26 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

87 | 2001
Parcours de l'ethnologie dans le monde post-soviétique

L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale

Uzbek Ethnology: a Paradoxical Continuity

Boris-Mathieu Pétric



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2714>

DOI : 10.4000/jda.2714

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

Pagination : 15-38

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Boris-Mathieu Pétric, « L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale », *Journal des anthropologues* [En ligne], 87 | 2001, mis en ligne le 01 décembre 2002, consulté le 24 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2714> ; DOI : 10.4000/jda.2714

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2018.

Journal des anthropologues

L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale

Uzbek Ethnology: a Paradoxical Continuity

Boris-Mathieu Pétric

- 1 Parler de l'ethnologie ouzbèke actuelle ne peut pas se faire sans retracer dans un premier temps la colonisation russe et l'instauration d'un pouvoir soviétique en Asie centrale. L'élaboration de ce savoir scientifique, en Asie centrale et sur l'Asie centrale, s'inscrit dans le prolongement d'un contact entre une tradition intellectuelle allogène russe et des populations autochtones. La colossale production ethnologique russe puis soviétique a eu des répercussions politiques sur la vision que le pouvoir avait de ces sociétés. Aujourd'hui encore, cet héritage pèse lourdement sur la redéfinition de ces sociétés et en particulier sur la vision des relations sociales qui s'y jouent.
- 2 L'Ouzbékistan, l'une des anciennes républiques fédérées d'Asie centrale¹, a accédé à l'indépendance en 1991. Elle doit davantage son existence à l'effondrement de l'URSS² qu'à l'aboutissement d'un mouvement populaire ou intellectuel de lutte nationale comme cela a été le cas dans d'autres républiques³. A contrario, à la fin des années quatre-vingt, plusieurs parlementaires russes⁴ insistent sur la nécessité d'un désengagement politique de Moscou en Asie centrale pour permettre à la Russie de sortir de la crise généralisée. Les républiques dites du Sud seraient les premières responsables des échecs du système soviétique⁵. C'est finalement au cours d'une rencontre estivale dans les faubourgs de Kiev que Boris Eltsine et ses homologues biélorusses et ukrainiens vont sceller le destin des républiques d'Asie centrale. Les accords de Biéloviesk⁶, en proclamant la naissance de la Communauté des Etats Indépendants (CEI) entre la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie, mettent de facto un terme à l'existence de l'URSS.
- 3 A leur plus grand étonnement, les républiques d'Asie centrale et l'Ouzbékistan en particulier doivent alors se constituer en Etats à part entière avec l'ensemble de leurs attributs (gouvernement, police, armée etc). Ce changement politique radical se traduit notamment par la disparition de la tutelle moscovite dans le domaine scientifique qui laisse toutefois un héritage considérable dans la façon dont ces sociétés se perçoivent

elles-mêmes. L'ethnologie – ou plutôt l'ethnographie ouzbèke – en tant que discipline institutionnelle, tente désormais de se construire de façon autonome sur les cendres encore chaudes de l'Empire défunt. Elle s'inscrit néanmoins dans la continuité d'une tradition intellectuelle soviétique tout en s'en démarquant par certains points. Sur quel héritage s'appuie la fondation actuelle de cette discipline ? Et quelles sont les nouvelles influences et les nouvelles tendances que l'on peut voir apparaître aujourd'hui ?

Les racines d'une tradition scientifique

- 4 La pratique ethnologique en Ouzbékistan s'inscrit dans l'histoire de cette région et provient d'une tradition intellectuelle allogène. La poésie écrite ou contée ou encore les récits des scribes des khans successifs constituent les éléments majeurs d'une tradition intellectuelle locale. Au milieu du XIX^e siècle, la colonisation russe (Allworth, 1967) des khanats de Khiva, de Kokand et de l'émirat de Boukhara a entraîné l'arrivée massive de savants et chercheurs sujets de l'Empire russe chargés de décrire la réalité d'un monde exotique mal connu des administrateurs de l'Empire. Pendant la période tsariste, certains voyageurs européens ont visité le Turkestan et leur recueils de voyages constituent des éléments du savoir ethnologique. Pendant cette période un savant français notamment s'est intéressé à cette région. Joseph Castagné (1925, 1951), membre du musée de l'Homme, fait une série d'expéditions au Turkestan. Cependant ses ouvrages revêtent plutôt un caractère anecdotique et ne constituent pas une contribution importante à la connaissance de ces sociétés par rapport à la production russe. C'est essentiellement sous la tutelle du général Kauffmann (1882-1918), gouverneur du Turkestan russe, qu'un corpus considérable s'est constitué composé de récits de voyages, de recensements, de fouilles archéologiques, de descriptions ethnographiques. L'élaboration de ce savoir est étroitement liée à deux phénomènes.
 - 5 D'une part, la mise en place d'un Etat colonial et d'une bureaucratie chargée de contrôler de nouveaux espaces qui s'appuient sur des savants qui doivent répertorier et classer les populations indigènes dans les catégories administratives de l'Etat impérial (Clay, 1995).
 - 6 D'autre part, le déferlement des savants russes s'inscrit dans une époque marquée par des débats intellectuels qui vont déterminer la construction de l'objet et, de fait, les résultats. La production ethnologique dans l'Empire russe se situe dans la lignée des travaux des folkloristes allemands (*Volkskunde*). L'orientaliste Radlov, lui-même germanophone, ou encore l'ethnologue Shirokogoroff (1917) en sont les représentants les plus connus. La naissance de l'anthropologie russe est alors étroitement liée aux sciences naturelles et à la biologie en particulier. C'est ainsi que la plupart des chercheurs sont rattachés à des musées d'histoire naturelle, dont l'un d'eux, Anuchin, a eu une influence importante sur le destin de l'ethnologie en Russie. Ce dernier vient de l'école de paléontologie et a pour ambition scientifique d'opérer une synthèse entre la biologie et les sciences de l'homme. Il est à l'origine du concept d'*etnos* que reprendra ensuite Shirokogoroff et surtout Bromlej à la fin de l'époque soviétique.
 - 7 C'est dans cet environnement intellectuel que les savants de l'Empire déferlent en Asie centrale. Ils sont en quête d'un éventuel foyer aryen ou slave afin d'alimenter les débats européens sur la question d'une des catégories phares de l'époque : la race. L'archéologue N. Marr⁷, élabore une théorie dite « japhétique » dans laquelle il cherche à démontrer, à travers une étude linguistique, l'ancestralité de l'origine des Slaves sur d'autres populations européennes. Pour comprendre les relations entre ces différentes traditions

scientifiques et l'élaboration d'un savoir sur l'Asie centrale, il est important de rappeler par exemple que Barthold (1977-1993), considéré comme le plus grand historien de l'Asie centrale, est le beau-frère de Marr. Le débat scientifique de l'époque est alors très marqué par la volonté de construire une science totale, globale. En ce qui concerne la description des populations autochtones, les savants qui sont souvent militaires et donc administrateurs de l'Empire les classent et répertorient pour les différencier des populations qui sont sujets à part entière de l'Empire. Dans un premier temps, les populations du Turkestan russe sont sous l'autorité du ministère de la Défense et ne sont pas intégrées au système général d'administration de l'Empire.

- 8 Par la suite, la révolution d'octobre de 1917 transforme les habitants du Turkestan russe en citoyens soviétiques à part entière. Dans le dispositif idéologique, le savoir scientifique occupe une place déterminante. Face à la diversité sociale et identitaire des populations, la science élabore des distinctions considérées comme objectives. Dans le système administratif, la notion englobante de citoyenneté (*gradjanstvo*) s'articule avec d'autres catégories qui divisent la réalité sociale. Les populations sont distinguées en fonction de leur appartenance dite nationale (*nationalnost*). La science doit alors servir le politique afin d'explicitier la création de l'Union Soviétique, qui est symbolisée par le découpage des populations en nationalités et par le découpage de l'espace en différents territoires traduisant la vision que le pouvoir porte sur l'appartenance identitaire de ces populations. Au carrefour de plusieurs disciplines, une activité va jouer un rôle déterminant : la cartographie ethnique qui s'appuie sur l'outil statistique. Les ethnologues participent à l'élaboration de ce savoir permettant à l'administration soviétique de classer les populations. Du reste, les ethnologues (Longuet-Marx, 1991), en répertorient les traditions, doivent favoriser « leur utilisation [...] dans le travail idéologique » (Kandinov, 1968).
- 9 Finalement, l'étude du savoir ethnographique soviétique apporte un éclairage sur la façon dont le pouvoir voyait la réalité sociale (Berelowitch, 1998). Ernest Gellner (1998) dit à ce sujet :

L'importance de l'ethnographie soviétique ne tient pas seulement à ses mérites sur le plan de l'anthropologie ou de la sociologie historique mais à la lumière qu'elle projette sur la pensée soviétique et sur la manière dont les problèmes sociaux et philosophiques sont conceptualisés en Union Soviétique.
- 10 Ainsi, pour comprendre l'élaboration de la connaissance ethnologique soviétique sur la société ouzbèke, il faut la replacer au cœur des réflexions qui secouent l'ensemble de la communauté scientifique soviétique dans les années trente. Le statut scientifique de l'ethnographie a d'emblée une dimension idéologique. Le caractère purement descriptif de l'ethnographie fut l'un des sujets de discussion récurrent au sein de la communauté scientifique à partir du moment où Staline a rejeté l'utilisation du terme ethnologie en 1929, comme étant un « succédané bourgeois de la science des sociétés ». Bien plus tard, Bromlej (1973), l'un des chefs de file les plus importants de l'ethnologie soviétique confirmait cette opinion : « Nous donnons notre préférence au terme d'ethnographie ».
- 11 Ce choix épistémologique était lié à une question idéologique et à l'omnipotence de la théorie matérialiste de l'histoire se traduisant notamment par la conception des nationalités, chère à Staline. L'*etnos*, objet d'étude par excellence pour l'ethnologue, n'est qu'une étape de développement dans un cadre d'évolution plus large et qui doit tendre à disparaître dans un stade ultime qui serait l'*homo sovieticus*⁸. Le caractère historique (*istorichnost*) de l'étude des sociétés est mis en avant, c'est-à-dire que l'on se

réfère constamment à un schéma d'évolution des sociétés. Il s'agissait de tout placer sur l'échelle du progrès en reprenant les cinq stades (primitif, esclavagiste, féodal, capitaliste, socialiste). Du point de vue de l'identité des groupes, trois stades différents sont conceptualisés celui de la tribu (*plemia*), du peuple (*narodnost*) et enfin celui de la nation (*nacija*).

- 12 Ainsi, à la suite du Congrès de 1929, l'ethnologue soviétique est considéré comme quelqu'un qui « au cours de ses recherches pratiques, [...] devient un historien » (Istorik-Marxist, 1934, 1). L'ethnographie n'est alors plus considérée comme une discipline à part entière mais comme un moment de la recherche historique qui demeure la discipline reine. Il existe ainsi un découpage très précis des objets et des tâches de l'ethnologue. Ce dernier est souvent considéré comme un spécialiste de l'histoire d'un groupe national ou ethnique. Cependant, le caractère descriptif de l'ethnographie donne du coup une dimension objective à l'ethnie (*etnos*) et donne ainsi une dimension réifiante à l'appartenance identitaire (Skalnik, 1988).
- 13 L'ethnographie (Bertrand, 2000) se trouve au carrefour d'autres disciplines et dans la continuité de la tradition scientifique tsariste, la science conserve la dimension globale de la recherche. Dans cette perspective, Anuchin⁹ (1843-1923) souhaite une vision unifiée de l'homme et de la nature à travers la promotion d'une géographie (Maurel, 1985) qui refuse la distinction entre géographie physique et naturelle. Son concept « anthropogénique » fait de la nature et de l'homme un système unifié. Anuchin a une certaine influence dans le débat intellectuel à la fin des années cinquante, même si des géographes comme Gerassimov (1905-1979) font une critique sévère de sa théorie (Baldauf, 1991). La longue tradition intellectuelle qui établit un lien intrinsèque entre la nature et l'homme trouve finalement un écho important dans l'élaboration de l'ethnographie soviétique et notamment dans la définition centrale de l'objet de l'ethnologue : l'ethnogénèse.
- 14 Les recherches sur l'ethnogénèse doivent légitimer « les choix nationaux » opérés par les hommes politiques soviétiques. Pour l'Asie centrale, les discussions du comité pour les nationalités (*narkomnats*) dirigé par Staline (1950)¹⁰ vont déboucher sur l'existence de cinq nationalités différentes¹¹ en Asie centrale. Ensuite, dans la version définitive du découpage administratif (1936) de l'Union Soviétique, un territoire (*respublika*) est donné à chaque nation. Selon Bennigsen (1967) ce découpage répond à une logique :
- L'application de la politique des nationalités a varié selon les régions. Pour l'Asie centrale, l'idée de départ a été de séparer des musulmans majoritairement turcs aux yeux du pouvoir et de les différencier selon des critères socio-économiques.
- 15 Cette orientation se traduit notamment par la création d'une nationalité ouzbèke qui trouvera un théoricien de son ethnogénèse (*etnogeneza*) en Jakubovski (1947). Le travail de celui-ci tend à légitimer l'existence d'une nationalité ouzbèke et à dissocier l'histoire de différents groupes de populations (ce que l'on appelle aujourd'hui les Kirghizes, les Kazakhs, les Tadjiks ou les Turkmènes), qui se sont pourtant constitués dans un contexte social commun. Cette conception cristallise un certain rapport au temps et à l'espace de la nouvelle nation ouzbèke qui opère un lien entre l'histoire d'un groupe de population du XIV^e siècle nommé *özbek* et l'existence moderne d'une nation ouzbèke (Baldauf, 1991). Dans une vision substantiviste de l'identité, Jakubovski, à l'image de nombreux ethnologues soviétiques, considère implicitement que le processus national procède de l'existence d'un groupe ethnique.

- 16 Par ailleurs, après les purges de 1937 et surtout après la deuxième guerre mondiale, apparaissent les premières élites scientifiques entièrement formées dans les institutions soviétiques. La promotion des élites indigènes (*korenizatsia*) est l'une des orientations majeures de la politique scientifique. En 1947, l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan est créée. Dans le domaine de l'histoire et de l'ethnographie, le scientifique ouzbek devient de façon incontournable un spécialiste de l'*etnos* ouzbek. C'est une loi générale qui s'impose pratiquement à toutes les nationalités. Le scientifique kazakh devient aussi le spécialiste de l'ethnogénèse kazakhe¹², le kirghize pour l'ethnogénèse kirghize et ainsi de suite. Cette hiérarchie et ce découpage scientifique impliquent que le chercheur ouzbek soit exclusivement habilité à écrire et à se prononcer sur l'histoire de sa propre culture. Le découpage de l'objet recoupe systématiquement un groupe ethnique ou national, avec un spécialiste pour chaque groupe. Par exemple, Chaniazov, seul ethnologue qui siège actuellement à l'Académie des sciences ouzbèke, spécialiste des Karluks (groupe vivant en Ouzbékistan), est lui-même originaire de ce groupe de population. L'ethnologue est chargé de répertorier les traits spécifiques d'un groupe. Ce découpage amène les ethnographes à lister des spécificités « ethniques ou nationales ». Ainsi, les spécialistes des recherches sur la parenté (Kisliakov, 1969) considèrent que les Ouzbeks se caractérisent par des pratiques endogames (Ersov, Kisliakov, Pescerova, Rusjankina, 1954 : 173) tandis que les Kazakhs et les Kirghizes se différencieraient par leurs pratiques exogames (Abramson, 1957). Du reste, les Ouzbeks et les Tadjiks seraient les descendants de la culture sédentaire tandis que les Kazakhs, les Turkmènes et les Kirghizes seraient les descendants de la culture nomade en Asie centrale. Ces découpages distinguent des entités sociales qui sont indissociables dans la réalité. Ils contribuent aujourd'hui à déterminer la vision que ces sociétés ont sur elles-mêmes. Elles se pensent comme ayant une histoire nationale singulière et légitiment ainsi les indépendances actuelles. Les élites centrasiatiques ont en grande partie intériorisé cette conception de l'identité et de l'Autre.
- 17 Cependant on ne peut pas réduire l'ethnologie soviétique à un seul courant uniforme et diverses approches ont coexisté et se sont affrontées au cours des époques successives, témoignant de la diversité de l'ethnographie soviétique.
- 18 Un courant d'anthropologie physique, dont Ošanin (1957) est le représentant le plus important, s'est particulièrement intéressé à l'Asie centrale et au Caucase. Sa démarche, différente de celle de l'ethnographie officielle, était marginale mais pouvait exister sans être réprimée. A partir de l'étude craniologique, Ošanin propose une interprétation des origines des différents peuples vivant dans ces régions.
- 19 Après la seconde guerre mondiale, les ethnographes sont confrontés en Asie centrale au maintien ou à la recomposition de pratiques traditionnelles qui s'inscrivent difficilement dans la norme d'une société soviétique uniforme. Pour la plupart des commentateurs russes de l'époque, la majorité des peuples considérés comme turcs n'avaient pas encore dépassé le stade pré-capitaliste comme en témoignaient les pratiques matrimoniales. Lors d'une rencontre à Tachkent (1957) organisée par l'Académie des sciences de l'URSS, Abramson et Patapov firent une description des différents stades historiques de l'histoire de l'Asie centrale.
- 20 Cette conférence a été l'occasion de s'interroger sur les résultats de la politique soviétique face au poids de la famille dans la vie sociale des musulmans de l'Union. Tout le monde s'accorde à dire que ces résultats ne sont pas suffisants. Pour les ethnographes, il est difficile de restituer une réalité « politiquement incorrecte ». Le terme « survivance » (

perezhitki) (Kisliakov, 1969), sert alors à décrire une réalité qui demeure dans la société soviétique et que le pouvoir central condamne. Snesev s'interroge par exemple des « quelques raisons du maintien de la religion et de la survivance de traditions parmi les Ouzbeks du Khorezm » (Snesev).

- 21 Kisliakov (1957) note également « les survivances du matriarcat à travers les coutumes matrimoniales des peuples d'Asie centrale ». Il présente la société ouzbèke comme patriarcale tout en relevant l'attachement profond des Ouzbeks aux liens matrilineaires qui seraient l'expression de traces d'un matriarcat originel. Cette analyse s'explique par l'influence des premiers ethnographes, tels Morgan ou Bachofen sur Engels ou Marx (Krader, 1974) qui pensaient que les premières sociétés fonctionnaient sur le gouvernement des femmes. En fait, l'importance des liens matrilineaires dans la société ouzbèke contemporaine s'expliqueraient davantage par la conciliation de deux héritages (turco-mongol et islamique) parfois contradictoires¹³. Parmi les populations « turco-mongoles », la filiation a une forte inflexion matrilineaire. L'islamisation de certains d'entre eux comme les Ouzbeks ou les Kirghizes et l'acculturation avec d'autres populations ont provoqué un bouleversement dans la conception de la filiation. Dans la tradition coranique, Ego n'appartient plus au clan de l'oncle maternel mais à celui de son père. La conversion à l'islam a donc transformé le mode de transmission de l'identité. Cependant la conception patrilinéaire s'impose dans les représentations. Dans la réalité, l'importance des liens matrilineaires dans la vie sociale contemporaine témoigne de l'existence d'un système cognatique qui permet finalement de gérer deux héritages contradictoires.
- 22 Pour l'ethnologue, le lieu d'investigation privilégié demeure l'espace rural et l'appréhension de la vie urbaine reste marginale ou tombe sous le pré-carré du sociologue. Dans la logique d'une vision englobante de la science, les recherches de terrain s'organisent sur un principe d'« expédition scientifique » (*naucni expedici*) collective pouvant rassembler des ethnographes, des géographes, des archéologues et des historiens. L'ethnographie est particulièrement liée à l'archéologie dans la recherche sur l'origine d'une population.

L'indépendance : une continuité paradoxale

- 23 Dans les années quatre-vingt, au moment de la Perestroïka, la libéralisation de la société soviétique a également touché l'ethnographie. Le débat qui aurait fait rage à la fin des années vingt, concernant le statut de l'ethnographie, fut une fois de plus réouvert. Galina Starovojtova (1987), l'assistante de Bromlej, dans un article de la fameuse revue *Sovietskaia Etnografia*¹⁴ propose de garder à la fois le terme d'ethnographie et d'ethnologie pour ne pas réduire le rôle de l'ethnographie à une sous-discipline de l'histoire.
- 24 Dans un autre article, Gromov (*Sovietskaia Etnografia*, 1988, 6), doyen du Département d'ethnographie de l'université de Moscou déclare :
- La profession d'ethnologue n'existe pas ! Il y a l'historien qui étudie l'histoire des rapports ethniques.
- 25 D'autres chercheurs et notamment des orientalistes comme Djakonov, Ivanov, Alpatov se sont opposés à cette vision et ont souhaité une séparation de l'histoire du parti¹⁵ et de la science ethnologique.

- 26 Le caractère purement descriptif et le rattachement de l'ethnographie à l'histoire a eu des répercussions sur la construction de l'objet. La liaison entre l'ethnographie et l'histoire a minimisé la réalité du présent et la complexité de la question de l'appartenance ethnique dans la société contemporaine. Dans cet état d'esprit critique, en 1987, Arutjunov proposait de faire face à la complexité des sociétés modernes « en élargissant l'objet de l'ethnographie ».
- 27 Mais le véritable coup d'envoi de cette nouvelle conception de l'ethnologie a été donné par Šepanskaja (1988) dans un article où l'ensemble du numéro de la revue *Sovietskaja Etnografija* a été préparé par les jeunes de l'Institut d'ethnologie. Ce numéro témoigne des répercussions de la Perestroïka sur les transformations de l'ethnologie. Cette fois-ci, l'espace urbain relève du domaine de l'anthropologie et les problèmes d'intégration d'un groupe générationnel (les jeunes) sont analysés. La mythique revue *Sovietskaia Etnografija* [L'ethnographie soviétique] change de nom pour retrouver celui qu'elle avait auparavant *Etnograficeskije obozrenie* [Aperçu ethnographique] tandis que l'Institut d'ethnographie prend le nom d'Institut d'ethnologie.
- 28 La période gorbatchévienne a donc engendré un intense débat sur le statut et l'objet de l'ethnologie. Désormais, les ethnologues ne s'intéressent plus seulement à l'appartenance ethnique mais aussi à la constitution de groupes marginaux dans la société contemporaine, et elle prend donc ouvertement une dimension critique et autonome à l'égard du pouvoir. Ce débat, même s'il est resté très moscovite, a également touché l'Ouzbékistan, caractérisé par toute une série d'articles novateurs. Nodira Azimova (*Sovietskaia Etnografija*, 1988, 6), jeune anthropologue ouzbèke formée à Moscou par Poliakov (1993), consacre par exemple un article au suicide féminin. Ce phénomène auparavant tabou, concerne de nombreuses jeunes filles écartelées entre l'expérience de la vie urbaine pendant leurs études et le retour à la « vie traditionnelle » dans leur village. La réintégration dans la vie rurale est souvent très problématique. L'auteur analyse les transformations sociales et le décalage qui existe entre les pratiques des jeunes générations et les représentations que les parents ont des mœurs. Nombre d'entre elles ayant perdu leur virginité sont répudiées et préfèrent alors s'immoler plutôt que de supporter cette mort sociale.
- 29 Un autre auteur, Lúskevic (1989), dans un article de la *Sovietskaia Etnografija* renouvelle l'approche de la société ouzbèke en évoquant les relations interfamiliales entre ouzbeks et tadjiks et montre le caractère syncrétique de la culture de cette société en pleine mutation.
- 30 Dans la même veine, un jeune ethnographe (Rahimov, 1991) analyse les relations entre la population tadjikophone et ouzbèkophone vivant dans la ville de Samarcand et revient sur le rôle de l'administration soviétique dans la construction de la distinction nationale et ses répercussions sur la vie sociale actuelle en Ouzbékistan. Il propose une vision critique sur le choix des appartenances nationales et montre comment les identités ouzbèkes et tadjikes sont vécues aujourd'hui comme objectives.
- 31 Enfin, un article de Tishkov (1995) sur le conflit ouzbéko-kirghize qui s'est déroulé dans la vallée de Ferghana en 1989, témoigne d'une évolution radicale de l'ethnologie dans l'espace post-soviétique. Le choix du sujet est original car l'auteur traite ouvertement d'un conflit opposant deux groupes différents, chose impensable auparavant. Par ailleurs, l'article apporte un éclairage complètement nouveau d'un conflit et des relations inter-ethniques en général. En s'appuyant sur la théorie de Barth, Tishkov insiste sur la

construction de la différence et rejette ainsi une appréhension objective ou substantive des différences entre « Kirkhizes » et « Ouzbeks ». Il analyse les marqueurs qui servent aux protagonistes pour se différencier concrètement dans la vie sociale. Son titre « Ne me tue pas, je suis kirghize », est en fait l'évocation d'un fait divers. Au moment des émeutes, un individu, portant un chapeau (*topa*) socialement marqué comme ouzbek, aurait évité d'être tué par un cavalier en hurlant qu'il était bien kirghize. L'article fait ressortir toute la complexité et les contradictions d'une différenciation ethnique dans un contexte social où il existe de très nombreux échanges, notamment matrimoniaux, entre ces populations.

- 32 L'ensemble de ces articles témoigne de l'évolution de la discipline et du regard qu'elle porte sur la société ouzbèke. Tishkov est aujourd'hui le directeur de l'Institut d'ethnologie et sa nomination constitue l'expression d'un véritable changement.
- 33 Cependant, en Ouzbékistan cette libéralisation de la « parole ethnographique » n'a pas survécu à l'indépendance. L'analyse des phénomènes cités est dorénavant tabou. Il est impensable pour un ethnologue ouzbek de publier un article sur le suicide féminin alors qu'il continue à être un fait social marquant. De manière générale le ton de la production intellectuelle en Ouzbékistan est à nouveau sous contrôle et se situe aujourd'hui dans une continuité avec la période pré-Perestroïka. Le terme ethnographie est d'ailleurs toujours préféré à celui d'ethnologie tandis que le département dépend toujours de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences.

De l'ethnographie à la spiritualité ouzbèke

- 34 C'est cet énorme héritage que les élites en place ont dû prendre en charge. Pendant la Perestroïka, les intellectuels ouzbeks ne sont pas seulement restés à l'écart d'un débat sémantique pour choisir la notion d'ethnologie au détriment de l'ethnographie. Ces discussions comportent un sens profond sur les fondements de la discipline, la constitution de son objet, ses relations avec les autres disciplines et aussi ses relations avec le pouvoir.
- 35 Aujourd'hui, l'ethnographie reste, en Ouzbékistan, une discipline sous la tutelle de l'histoire. Les ethnographes ouzbeks comme l'ensemble des scientifiques ont connu un déclassement social qui a provoqué leur départ massif des institutions de recherche et d'enseignement et découragé les jeunes élites à se lancer dans une carrière scientifique. Les financements publics ont considérablement diminué et leur instrumentalisation politique s'est renforcée.
- 36 Pour le pouvoir en place, l'ethnographie et l'histoire doivent contribuer à renforcer l'imaginaire national actuel en interrogeant le passé pour renforcer l'identité ouzbèke contemporaine. D'un point de vue pratique, la production intellectuelle s'est essentiellement focalisé sur les questions d'ethnogénèse ouzbèke. Le Président Karimov s'est par ailleurs lancé dans une politique de grands travaux avec notamment la création d'un musée Tamerlan (Pétric, 2001) dédié à la gloire de l'ancêtre fondateur de l'Etat ouzbek. Ledit musée abrite des activités scientifiques avec notamment un département d'ethnographie dirigé par un ethnographe de l'ancienne génération, Jabborov. Ses activités se concentrent sur des recherches concernant la période timouride (XIV^e et XV^e siècles) mais s'apparentent davantage à la mise en place d'un discours idéologique national. D'ailleurs, Jabborov (1994) reconnaît que les recherches sont avant tout

déterminées par des préoccupations actuelles du pouvoir. Le rôle du musée est « avant tout d'éduquer la jeunesse sur nos traditions nationales » (*id.*, 1998).

- 37 De manière générale, les travaux récents des ethnologues ouzbeks affirment les spécificités culturelles nationales et débouchent sur une définition de l'ouzbécité (*uzbekchilik*) relativement consensuelle. Ce discours s'appuie fréquemment sur une référence à un temps indéterminé, celui de la tradition qui aurait survécu malgré soixante-dix ans de soviétisme. La deuxième référence, spatiale, concerne la communauté de voisinage (*mahalla*) qui est présentée comme l'institution sociale qui a survécu aux vicissitudes de l'histoire. La *mahalla* incarne l'ouzbécité et sert de norme au nouvel imaginaire national (Arifhanova, 1998).
- 38 Par ailleurs, la relative libéralisation de la société a entraîné sa réislamisation. Le regain d'intérêt scientifique pour la religion se justifie avant tout par les préoccupations du gouvernement face à la politisation grandissante de l'islam.
- 39 Pour la génération formée dans le système soviétique, les changements politiques ont des répercussions dramatiques sur leur discipline et leur fonction dans la société. Même si l'immense corpus de l'ethnographie soviétique reste un élément majeur de référence pour penser leur discipline, cette génération doit l'adapter voire le renouveler. La nécessité de s'enrichir de nouvelles influences se fait jour. Ce changement de paradigme se réalise dans la douleur. L'accès aux travaux des anthropologues occidentaux est difficile car la plupart des ethnographes ouzbeks ne maîtrisent ni le français ni l'anglais et ne disposent pas non plus de traductions. Par ailleurs, on constate une dérive de certains chercheurs qui sont à la recherche de nouvelles certitudes. L'outil statistique est particulièrement prisé dans une phase de transition. On élabore de nouvelles catégories, on répertorie, on crée de nouveaux repères et on hiérarchise les citoyens en fonction d'appartenances identitaires. Le référendum constitue un moment privilégié pour redessiner la réalité sociale. D'autres vont puiser dans le paradigme des sciences dures comme la génétique, qui séduit certains anthropologues¹⁶, pour construire une altérité indépassable.
- 40 Ces nouvelles tendances puisent une grande partie de leur références dans des courants des sciences sociales soviétiques qui ont été plus ou moins influents en leurs temps. Gumilev (1912-1992), grande figure du milieu intellectuel des années soixante, est très fréquemment cité. Enseignant à l'université de Leningrad et membre de l'Académie des sciences, il est considéré comme l'un des plus grand orientalistes soviétiques et un grand spécialiste du nomadisme. Il propose une histoire globalisante et suggère notamment l'existence d'un eurasisme (Laruelle, 2000), fusion du monde turco-slave qui réfute le rattachement de la Russie au monde occidental. Gumilev (1967), pour élaborer un tableau général de l'ethnogénèse des populations nomades d'Asie centrale, s'est appuyé, comme Bromlej (1953) sur la notion d'*etnos*. Il permet aujourd'hui à certains intellectuels centrasiatiques de légitimer l'existence des différentes nations en Asie centrale. Au Kazakhstan, il permet aussi de penser les relations actuelles avec les populations russes (plus de 30%) et la Russie. L'université de la nouvelle capitale kazakhe porte d'ailleurs son nom.
- 41 Alors que les populations centrasiatiques pensaient leur appartenance en terme « d'os et de chair », l'influence des sciences modernes a contribué à transformer la perception identitaire de ces populations. Les catégories de sang (*krov*) et de gène (*gen*), notions centrales dans les sciences sociales russes puis soviétiques, sont intériorisées par les intellectuels ouzbeks. Elles servent désormais à penser la différence et l'identité. La

notion de *genfond* (fond génétique) est régulièrement invoquée à propos d'une identité ouzbèke qu'il conviendrait de préserver de toute contamination.

- 42 En fin de compte, la production ethnologique actuelle dit davantage ce que la société en pleine mutation « doit être » de ce qu'elle est réellement. Les difficultés de financement se combinent à des pressions politiques. Alors que le regard ethnologique se fonde sur la connaissance de l'Autre, les ethnographes ouzbeks n'entreprennent aucune recherche concernant les autres populations ou d'autres sociétés dans le prolongement de l'héritage soviétique. Cette situation ne s'explique pas uniquement par le manque de moyen. Il s'agit aussi d'une conception de la discipline : une culture ne peut se comprendre que de l'intérieur. Le professeur Immanazarov qui enseigne la culturologie à l'Académie de la construction de l'Etat et de la société affirme :
- 43 Un occidental ou un étranger ne peut pas comprendre notre fonctionnement, pour ressentir ce qu'est la spiritualité de notre peuple, il faut être ouzbek¹⁷.
- 44 Immanazov, considère cette nouvelle spiritualité ouzbèke (*man'navijat*) comme un concentré de l'ethos ouzbek, inaccessible à toute personne extérieure à cet univers culturel. Elle s'enseigne pourtant dans les différentes institutions de formation et ne constitue donc pas quelque chose d'iné.
- 45 Dans ce contexte, beaucoup d'ethnologues ont préféré quitter les traditionnelles institutions scientifiques. La génération ayant contribué à élaborer un savoir ethnographique d'une grande richesse est aujourd'hui à la retraite. Les plus jeunes d'entre eux, souvent formés à Moscou sous la houlette de Poliakov, se sont reconvertis comme consultant-expert auprès des organisations internationales ayant déferlé en Asie centrale après les indépendances.
- 46 La fin de la tutelle moscovite a en effet entraîné l'arrivée massive d'institutions allogènes comme les organisations internationales (ONU, UNESCO, HCR, PNUD, OSCE, Banque mondiale, FMI, UE, etc.) et également les organisations non-gouvernementales qui sont à la recherche d'experts locaux capables de produire une connaissance sur ces sociétés afin de mettre en place des réformes.
- 47 Ces ethnologues travaillent souvent en collaboration avec un expert occidental et produisent un savoir considérable sur leur société, en utilisant des techniques occidentales avec un intérêt particulier pour les recherches de terrain réputées difficiles. Les procédures y sont très réglementées avec une méthodologie anglo-saxonne (statistiques, focus group) et un choix de thèmes « fléchés »¹⁸ (*civil society, democratization, NGO, gender studies, etc.*). Ces productions scientifiques ont un impact énorme sur le choix de financement de certains secteurs d'activité, sur les réformes dans la société ouzbèke. Par leur pouvoir d'achat, ces ethnographes continuent de faire partie de l'élite, mais ils tirent désormais leur légitimité d'institutions allogènes.
- 48 L'influence étrangère ne concerne d'ailleurs pas uniquement ceux qui ont quitté le milieu académique. Certains chercheurs, restés dans leurs institutions, sont intensivement en quête de financements occidentaux de projets scientifiques ou de formations assurés par les multiples fondations (fondation Soros, fondation Adenauer, fondation japonaise JICA, programme européen INTAS) mais aussi des financements d'Etats (américain par l'intermédiaire de l'organisme USAID, français par l'intermédiaire de l'IFEAC, allemand par l'intermédiaire de DAAD, etc.). Ces organisations influencent les choix des sujets, la vision de leur société, la méthodologie et les théories en vigueur. Par ailleurs, phénomène inédit, ces chercheurs doivent faire face à la concurrence étrangère sur leur propre

terrain et prendre en compte l'élaboration d'un corpus international de connaissance sur leur propre société.

- 49 Cette nouvelle interaction engendre de nombreuses formes de résistance voire des oppositions face à cette configuration inédite. La rivalité entraîne une comparaison des savoirs, une mise en relation de différentes traditions scientifiques. Les ethnologues locaux accusent souvent les chercheurs occidentaux de pillage intellectuel ou de plagiat. Une forme d'opposition plus radicale consiste à leur refuser toute compétence quant à la connaissance de leur société. Certains estiment, comme Immanazarov cité plus haut, qu'un « occidental » ne peut pas comprendre le fonctionnement de la société ouzbèke, qui ne peut être appréhendée que par les Ouzbeks eux-mêmes.
- 50 A l'inverse, certains chercheurs occidentaux tentent aussi de délégitimer leurs collègues locaux en les accusant d'être « soviétiques », disqualifiant ainsi cette école pourtant très riche.
- 51 Malgré les nombreuses formes de résistance, certaines pratiques attestent d'une intériorisation d'une nouvelle forme de domination intellectuelle. En effet, un candidat au doctorat d'Etat ne peut désormais valider son diplôme qu'à partir du moment où il peut justifier d'une publication à l'étranger (hors CEI). Récemment, la directrice de l'Institut d'histoire, candidate à un siège à l'Académie des sciences d'Ouzbékistan, a demandé une lettre de soutien à l'Association européenne de recherches sur l'Asie centrale (ESCAS). C'est ainsi, que les institutions allogènes entrent désormais dans les processus de légitimation des chercheurs ouzbeks.
- 52 La naissance de l'ethnologie ouzbèke s'opère selon un double processus. L'héritage de la tradition scientifique russe et soviétique a marqué considérablement les pratiques actuelles. L'ethnographie demeure ainsi très dépendante du pouvoir politique et s'apparente avant tout à un exercice intellectuel qui tend à construire un imaginaire national qualifié de spiritualité ouzbèke (*manav'vijat*). Les bouleversements sociaux ont entraîné une hémorragie des cadres scientifiques qui se sont reconvertis dans des activités de conseils auprès des organisations internationales. Les institutions scientifiques sont de plus en plus dépendantes des financements internationaux et ces organisations allogènes participent étroitement à la reconstruction du paysage scientifique actuel en orientant les recherches. L'ethnologie ouzbèke est à la recherche d'un nouveau paradigme en revisitant l'héritage scientifique soviétique tout en s'appuyant sur le déferlement du savoir occidental sur sa propre société.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMZON S. M., 1957. « K voprosu o patriarhal'noj sem'je u kočevnikov Srednej Azii », *KSIE*, XXVIII : 28-34.

ALLWORTH E. A., 1967. *Central Asia : a Century of Russian Rule*. Columbia University press, Ed. E. Allworth.

- ARIFHANOVA Z.X., 1998. « Rol' mahalli v vozroždenii nacional'nyh traditsi uzbeskogo naroda » [Le rôle de la mahalla dans la renaissance des traditions nationales du peuple ouzbek], *Obščestvennye nauki v Uzbekistane* : 24-31.
- ARUTJUNOV S. A., 1987. « K rašerenjû predmeta etnografi », *Sovietskaia Etnografia*, 5 : 60-61.
- BALDAUF I., 1991. « Some Thoughts on the Making of the Uzbek Nation », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXXII, 1 (janvier-mars) : 79-96.
- BALDAUF I., 1991. « Some Thoughts of Uzbek Nation », *Cahiers du monde russe et soviétique*.
- BARTHOLD V. V., 1977-1993. *Socinenija* [Œuvres complètes, (9 vol.)], vol 2, 2. Moscou.
- BENNINGSEN A., 1967. *Islam in the Soviet Union*. Londres, Pall Mall Press.
- BERELOWITCH W., 1998. « Entre marxisme et ethnicité : l'anthropologie russe selon Ernest Gellner », *Genèses*, 33.
- BERTRAND F., 2000. *L'Ethnographie soviétique en train de se faire : regard anthropologique sur les processus de légitimation des années 20-30*. Thèse, université Bordeaux II.
- BROMLEJ Y., 1953. *Processus ethniques*. Moscou, Académie des sciences de l'URSS.
- BROMLEJ Y., 1973. *Etnos I etnografia*. Moscou, Naouka.
- CASTAGNÉ J., 1925. *Les Basmatchis, le mouvement national des indigènes d'Asie centrale depuis la Révolution d'octobre de 1917 jusqu'en octobre 1924*. Paris, Edition Leroux.
- CASTAGNÉ J., 1951. « Le culte des saints de l'islam au Turkestan », *L'ethnographie*, 46.
- CLAY C., 1995. « Russian Ethnographers in the Service of Empire 1856-1862 », *Slavic Review*, LIV, 1 : 45-61.
- ERSOV N. N., KISLJAKOV N. A., PEČEROVA E. P., RUSJANKINA S. P., 1954. « Kultura I byt Tadjikskogo Kolkhozno Krest'janstva », *Trudy de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences de l'URSS*, t. XXIV : 173.
- GELLNER E., 1998. *Soviet and Western Anthropology*. Londres, Blackwell.
- GUMILÈV L. N., 1967. « O Termine Etnos », *Dakladie Geografičeskogo obščestva CCP, Otdelenie etnografii*, fas 3, L : 3-17.
- JABBOROV I., 1994. *O'zbek Xalki etnografiyasi* [Ethnographie du peuple ouzbek]. Tachkent, Mekhnat.
- JABBOROV I., 1998. « Muzej temuridov, meste vospitanja molodjoži » [Le musée des Timourides, un lieu d'éducation pour la jeunesse], *Narodnoe Slovo*, 6 (juillet).
- JAKUBOVSKI J., 1947. *Istoria narodov uzbekistana* [Histoire des peuples d'Ouzbékistan]. Tahckent, Uz fan.
- KANDINOV V. M., 1968. « Ispolzovanije narodnih obyčaev I traditsi v ideologičeskoje rabote 20-h godov [L'utilisation du folklore et des traditions dans le travail idéologique dans les années 20], *Obščestvennye Nauki v Uzbekistane*, 6 : 56-58.
- KISLIAKOV N. A., 1957. « Perežitki matriarhata v bračnih obrjada narodov Srednej Azii » [Les survivances du matriarcat dans les coutumes matrimoniales chez les peuples d'Asie Centrale], *KSIE*, vol. XXVIII : 21-27.
- KISLIAKOV N. A., 1969. *Očerki po istorii semii I braka u narodov srednei azii I Kazakstana* [Essai sur l'histoire de la famille et du mariage chez les peuples d'Asie centrale et du Kazakhstan]. Leningrad, Nauka.

- KRADER L., (éd.), 1974. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx : Studies of Morgan and Maine*. Luback, Van Gorcum.
- LARUELLE M., 2000. « Lev Nikolaevic Gumilev (1912-1992) : biologisme et eurasisme dans la pensée russe », *Revue des études slaves*, t. 72, 1-2.
- LÛSKEVIC F. L., 1989. « Traditsii miejsemienih sviazej » [Traditions des relations interfamiliales dans la population ouzbeko-tadjike en Asie centrale], *Sovietskaia Etnografia*, 3.
- LONGUET-MARX F., 1991. « L'ethnologue daghestanais, agent de l'intégration soviétique ou vecteur d'identité ? », *REMMM*, 59-60.
- MAUREL M. C., 1985. « La géographie soviétique (1953-1983) : le paradoxe de la marginalité », *Revue des Etudes Slaves*, LVII, 2 : 239-257.
- OŠANIN L. V., 1957. *Composition anthropologique de la population centrasiatique et l'ethnogénèse de ces peuples*. Erevan, Edition Erevan.
- PÉTRIC B.-M., 2001. *La redéfinition du pouvoir dans une société post-soviétique : l'Ouzbékistan (territoires, don et réseaux)*. Thèse de doctorat. Paris, EHESS.
- PÉTRIC B.-M., 2001. « Un musée Tamerlan en Ouzbékistan », *Socio-anthropologie*, 9 (mars) : 87-99.
- POLIAKOV S., 1993. *Every Day Islam : Religion and Traditions in Rural Central Asia*. Colgate University, Ed. Brill Olcott.
- RAHIMOV R. R., 1991. « K voprosu o sovremenih tažisko yzbeskih mežnatsionalnih otnošeniah » [A propos des relations tadjiko-ouzbèkes], *Sovietskaia Etnografia*, 2 : 13-24.
- SAMPSON S. « The Social Life of Projects : Importing Civil Society in Albania », in HANN C., *Civil Society : Challenging of Western Model*. London, Routledge.
- ŠEPANSKAJA T. B., 1988. « Processy ritualizacii v molodežnoj subkulture » [Processus de ritualisation dans les groupes de la jeunesse], *Sovietskaia Etnografia*, 5 : 15-26.
- SHIROKOGOROFF S. M., 1917. « La théorie de l'ethnos et sa place dans le système des sciences anthropologiques », *L'Ethnographie*, 32 : 85-115.
- SKALNIK P., 1988. « Union Soviétique-Afrique du Sud : les théories de l'ethnos », *Cahiers d'études africaines*, 28 : 109-112.
- SNESAREV. « O nekotoryh pričinah sohraneniya religioznobytovyh perežitkov u Uzbekov Horezma » [Quelques raisons du maintien de la religion et de la survivances de traditions parmi les ouzbeks du Horezm].
- STALINE J., 1950. *Le marxisme et la question nationale*. Paris, Editions sociales.
- STAROVOJTOVA G., 1987. « Ešio raz o predmete etnografii » [Encore une fois au sujet de l'objet de l'ethnographie], *Sovietskaia Etnografia*, 1 : 3-13.
- TISHKOV V., 1995. « Don't Kill me I'm a Kyrgyz », *Journal of Peace Research*, vol. 32, 2 (mai).

NOTES

1. On distingue effectivement généralement les cinq républiques d'Asie centrale des autres parties de l'Union. Il s'agit du Turkménistan, de l'Ouzbékistan, du Tadjikistan, du Kirghistan et du Kazakhstan. Cependant, il faut noter que dans le découpage de l'espace, les chercheurs soviétiques considèrent que le Kazakhstan ne fait pas partie de l'Asie centrale.

2. L'Etat ouzbek compte une population de 26 millions d'habitants pour une superficie environ équivalente à celle de la France.
 3. On peut en effet considérer qu'en Russie, mais aussi dans les Pays Baltes, des acteurs sociaux ont contribué à construire un discours politique national.
 4. Cf. l'article « Zona Molchania », in *Literatournaya Gazeta*, 20 janvier 1988.
 5. Il faut rappeler que le plus gros scandale politico-financier qui a secoué le système soviétique a eu lieu en Ouzbékistan à l'époque brejnevienne. Le « scandale du coton » serait pour certains parlementaires russes la preuve que le système soviétique a échoué à cause de pratiques clientélistes propres aux traditions sociales des républiques du Sud.
 6. Juin 1991.
 7. N. Ja. Marr (1864-1934), linguiste, archéologue, ethnographe. Académicien à partir de 1909, il a été à la tête de plusieurs institutions de sciences sociales et a été décoré du prix Lénine en 1928.
 8. Pour la notion de nation soviétique cf. Zilbermann.
 9. Cf. « Le darwinisme social russe », *Dictionnaire du Darwinisme*, Paris, PUF, 1998.
 10. Staline a été président de la commission pour les nationalités (narkomnats) au moment de l'instauration du pouvoir soviétique (1924). Cf. Staline (1950).
 11. Turkmène, Kazakhe, Kirghize, Tadjike et Ouzbèke.
 12. On peut prendre pour exemple le professeur Massanov, kazakh et spécialiste attiré de l'ethnogénèse kazakhe.
 13. Cf. thèse de doctorat de B.-M. Pétric (2001). Deuxième partie consacrée à la parenté.
 14. Principal périodique d'ethnographie à l'époque soviétique.
 15. Il faut savoir que l'histoire du parti communiste (KPSS) était considérée comme la discipline reine.
 16. Expression *genfond* qui signifie fond génétique.
 17. Entretien réalisé en octobre 1998 à Tachkent à l'Académie de la construction de l'Etat et de la société.
 18. Cf. à ce sujet la réflexion sur l'arrivée des institutions allogènes dans les pays d'Europe de l'Est in Sampson.
-

RÉSUMÉS

L'ethnographie ouzbèke actuelle tente de se construire de façon autonome en se détachant de l'héritage d'une tradition intellectuelle allogène. L'immense corpus constitué par des savants venus de Russie puis par les ethnologues soviétiques sert néanmoins de référence aux ethnologues ouzbeks contemporains. Ces découpages problématiques de la réalité contribuent aujourd'hui à déterminer le regard que cette société porte sur elle-même. Au moment de la Perestroïka, les ethnographes soviétiques ont eu un vif débat qui a débouché sur une redéfinition de la discipline. L'Ouzbékistan semble être resté à l'écart de ces discussions et l'ethnographie demeure sous la tutelle du pouvoir politique. Cependant l'arrivée de multiples organisations internationales a transformé le paysage scientifique. Certains anciens ethnographes deviennent des « experts locaux » et produisent une nouvelle forme de connaissance sur leur société pour les bailleurs de fonds internationaux. Ces organisations allogènes participent désormais à la construction de l'objet mais aussi aux processus de légitimation des ethnographes locaux. Cette

nouvelle interaction ne s'établit pas dans une passivité et engendre de nombreuses formes de résistances voire des oppositions face à cette configuration inédite.

Uzbek ethnography is currently attempting to develop in an autonomous fashion by detaching itself from the heritage of a foreign intellectual tradition. The immense corpus constituted by scholars from Russia and then by Soviet ethnologists serves, nevertheless, as a reference-point for contemporary Uzbek ethnologists. These problematic constructions of reality contribute today towards determining the way in which this society regards itself. At the time of Perestroika, Soviet ethnographers engaged in a vigorous debate which resulted in a redefinition of the discipline. Uzbekistan appears not to have participated in these discussions and ethnography remains subject to political control. However, the arrival of numerous international organisations has transformed the scientific landscape. Certain former ethnographers have become « local experts » and are producing a new form of knowledge about their society for international sponsors. These foreign organisations are henceforth participating in the construction of the object but also in the legitimation processes of local ethnographers. This new interaction is not establishing itself in a context of passivity and engenders numerous forms of resistance, indeed of opposition, in the face this new configuration.

INDEX

Keywords : epistemology, ethnos, history of ethnology, national construction, Soviet Empire, Uzbekistan

Mots-clés : construction nationale, Empire soviétique, épistémologie, etnos, histoire de l'ethnologie, Ouzbékistan

AUTEUR

BORIS-MATHIEU PÉTRIC

CNRS – LAIOS